

## Cours 4 : Le corps naturel, difficile à maîtriser.

« Nous pouvons alors avoir l'impression que notre propre corps nous échappe, il peut même nous sembler étranger : on ne le reconnaît pas, on ne se reconnaît plus en lui. »

**Document n°1** : Régis Bertrand et Anne Carol, « Introduction », *Rives nord-méditerranéennes* [En ligne], 22 | 2005, mis en ligne le 30 décembre 2008, consulté le 11 janvier 2018. URL : <http://journals.openedition.org/rives/502> ; DOI : 10.4000/rives.502

Les liens du péché et de la mort dans la culture judéo-chrétienne sont bien connus. Selon un discours ancien, les péchés ou les vices transparaissent à travers la physionomie, l'allure, la silhouette du pécheur qui ne parvient pas à les cacher : « le péché qui tue l'âme, répétrit le corps à son affreuse ressemblance. » *A contrario*, le corps du saint exprime après la mort sa vertu par son incorruptibilité, et son démembrement crée autant de reliques aux pouvoirs thaumaturgiques. Tout aussi banalement, le corps est à la fois vu comme « instrument du péché » par ses sens ouverts au monde, mais aussi comme outil de mortification et de rédemption puisque certaines formes de pénitence pour le pardon des péchés sont corporelles.

Un premier aspect du problème des correspondances entre corps et péché est le rapport de l'ascétisme au corps : le corps étant source potentielle de péché, le chrétien doit lutter pour s'efforcer d'en avoir la maîtrise. À cette lutte quotidienne se superposent les luttes hyperboliques des saints aux prises avec la tentation. Martine Vasselin étudie ici cette tension dans ses représentations iconographiques ; celles-ci mettent en effet en scène à la fois la résistance du saint grâce à ses vertus de force et de tempérance, mais aussi le corps déformé et hideux des démons ou le corps séducteur des tentatrices, – ce qui pose d'ailleurs le problème de l'impact de pareilles images pour des spectateurs qui ne seraient pas des saints.

Les conséquences corporelles du péché constituent un autre angle d'approche. C'est surtout la signification du péché dans la perspective de la grâce et du salut qui est prise en compte et constitue, par exemple, le fondement de ces prédications du XVII<sup>e</sup> siècle que Jean Delumeau qualifiait naguère de « terroristes ». En revanche les discours sur l'effet immédiat et ici-bas, collectif ou individuel, des actes peccamineux offrent un thème d'étude moins familier, susceptible d'ouvrir un angle d'examen des attitudes à l'égard du corps, de la maladie ou du vice. Des maladies ont certes été interprétées à la fois comme une sanction du mal moral et comme un avertissement envoyé au pécheur afin qu'il hâte sa conversion, voire comme un moyen de sa rédemption. La peste a été présentée à travers tout le bassin méditerranéen pendant des siècles comme une forme d'admonition et de punition divines frappant une ville pécheresse. Pascal écrit en s'adressant à Dieu dans sa « Prière pour demander à Dieu le bon usage des maladies » : « Vous m'aviez donné la santé pour vous servir et j'en ai fait un usage tout profane. Vous m'envoyez maintenant la maladie pour me corriger... » Selon la définition courante de la justice immanente, l'on est « puni par où l'on a péché » : d'où l'idée d'une justice divine immédiate qui viendrait punir ou stigmatiser *hic et nunc* le pécheur.

**Document n°2** : Pauline Labey, « L'histoire du malade. Croisement de deux anthropologies », *L'Atelier du Centre de recherches historiques* [En ligne], 06 | 2010, mis en ligne le 06 mai 2010, consulté le 11 janvier 2018. URL : <http://journals.openedition.org/acrh/1985> ; DOI : 10.4000/acrh.1985

Écrire une histoire des malades pose nécessairement la question de la définition de leur état au regard de ce qui peut être considéré comme normal. La question de la marginalité des malades renvoie à plusieurs domaines : marginalité sociale, anormalité physique et spirituelle ?

La lecture de la marginalité sociale des malades pose problème. Il ne faut pas considérer la marginalité des malades, ou leur exclusion comme purement et simplement établies mais repenser la question : les malades sont-ils des marginaux ? Sont-ils des exclus ? Pour le Moyen Âge occidental, l'état de malade, sa situation particulière implique une dissociation de la communauté des sains et des bien-portants. Il s'agit de comprendre les termes de cette mise à l'écart. Par exemple, l'exclusion des lépreux dans la société médiévale relève d'un long processus ; les termes de cette exclusion, son sens même ont subi des variations. Il est donc tout à fait fondamental d'examiner de près la mise à l'écart des malades et de dégager l'historicité du processus. Là aussi réside l'enjeu de l'anthropologie historique : montrer que la place des malades dans une société donnée répond à des mécanismes mentaux particuliers, que cette place se comprend non seulement par une vision particulière de la maladie, mais aussi par une approche particulière de l'homme malade. Le malade est-il exclu ? Si oui, de quelle manière, en quels termes ? Pourquoi ? [...]

Ces questions renvoient-elles à une démarche proprement anthropologique ? Elles permettent d'interroger une société sur l'ordre qui la fonde, tout du moins sur son identité et son unité ; elles l'interrogent sur ses peurs, sur ce qu'elle estime pouvoir être des dangers pour son ordre établi. Dans quelle mesure un malade peut-il être une menace pour l'ordre de la société, ordre social, ordre moral ? Avec le malade, on ne parle pas, *a priori*, d'une marginalité volontaire, d'individus qui refusent délibérément l'ordre social, mais d'une marginalité due à un dérèglement physiologique, à une situation

pathologique particulière. Cet aspect du problème renvoie à la question du volontaire ou de l'involontaire dans l'évènement de la maladie. Le malade est-il coupable de son état ? Répondre à cela permet de définir en partie les termes de l'exclusion du malade. Si le malade est responsable de son état, il mérite une punition qui passerait par l'exclusion. Cela permet aussi d'envisager la question de la nature, que nous aborderons plus loin. Finalement, cette question de la norme sociale, objet de recherche de l'anthropologie méthode ou science, intègre le malade dans une réflexion anthropologique plus large et directement traitée dans le discours anthropologique chrétien, la question de la liberté de l'homme face à sa nature.

**Document n°3 :** Marcel Proust, *Le côté de Guermantes*, 1920.

Je remontai et trouvai ma grand'mère plus souffrante. Depuis quelque temps, sans trop savoir ce qu'elle avait, elle se plaignait de sa santé. C'est dans la maladie que nous nous rendons compte que nous ne vivons pas seuls, mais enchaînés à un être d'un règne différent, dont des abîmes nous séparent, qui ne nous connaît pas et duquel il est impossible de nous faire comprendre : notre corps. Quelque brigand que nous rencontrions sur une route, peut-être pourrions-nous arriver à le rendre sensible à son intérêt personnel sinon à notre malheur. Mais demander pitié à notre corps, c'est discourir devant une pieuvre, pour qui nos paroles ne peuvent pas avoir plus de sens que le bruit de l'eau, et avec laquelle nous serions épouvantés d'être condamnés à vivre. Les malaises de ma grand'mère passaient souvent inaperçus à son attention toujours détournée vers nous. Quand elle en souffrait trop, pour arriver à les guérir, elle s'efforçait en vain de les comprendre. Si les phénomènes morbides dont son corps était le théâtre restaient obscurs et insaisissables à la pensée de ma grand'mère, ils étaient clairs et intelligibles pour des êtres appartenant au même règne physique qu'eux, de ceux à qui l'esprit humain a fini par s'adresser pour comprendre ce que lui dit son corps, comme devant les réponses d'un étranger on va chercher quelqu'un du même pays qui servira d'interprète. Eux peuvent causer avec notre corps, nous dire si sa colère est grave ou s'apaisera bientôt. Cottard, qu'on avait appelé auprès de ma grand'mère et qui nous avait agacés en nous demandant avec un sourire fin, dès la première minute où nous lui avions dit que ma grand'mère était malade : « Malade ? Ce n'est pas au moins une maladie diplomatique ? », Cottard essaya, pour calmer l'agitation de sa malade, le régime lacté. Mais les perpétuelles soupes au lait ne firent pas d'effet parce que ma grand'mère y mettait beaucoup de sel (Widal n'ayant pas encore fait ses découvertes), dont on ignorait l'inconvénient en ce temps-là. Car la médecine étant un compendium des erreurs successives et contradictoires des médecins, en appelant à soi les meilleurs d'entre eux on a grande chance d'implorer une vérité qui sera reconnue fausse quelques années plus tard. De sorte que croire à la médecine serait la suprême folie, si n'y pas croire n'en était pas une plus grande, car de cet amoncellement d'erreurs se sont dégagées à la longue quelques vérités. Cottard avait recommandé qu'on prît sa température. On alla chercher un thermomètre. Dans presque toute sa hauteur le tube était vide de mercure. À peine si l'on distinguait, tapie au fond dans sa petite cuve, la salamandre d'argent. Elle semblait morte. On plaça le chalumeau de verre dans la bouche de ma grand'mère. Nous n'eûmes pas besoin de l'y laisser longtemps ; la petite sorcière n'avait pas été longue à tirer son horoscope.

**Document n°4 :** Dalton Trumbo, *Johnny s'en va-t-en guerre*, 1971.



Pierre Murat, *Télérama*, « Cinq questions pour une reprise : "Johnny got his gun", de Dalton Trumbo », publié le 11/11/2008. [<http://www.telerama.fr/cinema/cinq-questions-pour-une-reprise-johnny-got-his-gun-de-dalton-trumbo,35832.php>]

Lorsqu'un grand classique ressort en salles, nous revenons sur lui en quelques questions clés. Cette semaine, "Johnny got his gun" ("Johnny s'en va-t-en guerre"), de 1971, fort et superbe pamphlet pacifiste. Un film culte (et l'unique) de Dalton Trumbo.

**Pourquoi ce film ressort-il ?**

Nous sommes en pleine commémoration de l'armistice de 1918. Et c'est le plus beau pamphlet pacifiste qu'ait jamais produit le cinéma... Johnny est un jeune homme comme les autres, parti à la guerre, contraint et forcé, et qui gît, désormais, au secret, sur une table d'hôpital. Plus de bras, plus de jambes. Pas de nez, pas de bouche... Plus rien, sauf – mais ça, les médecins ne s'en doutent pas – son cerveau : Johnny souffre, réagit, voit, entend, comme tout le monde, mais ne peut plus se faire entendre...

**Quelle est la scène la plus marquante ?**

Sûrement celle où une infirmière (Diane Varsi, sublime) s'aperçoit que Johnny n'est pas le légume que tous croient. Elle trace, alors, sur son torse, une suite de lettres, M, E, R, R... Et nous entendons, nous, la voix de Johnny, fou de joie à l'idée que quelqu'un, sur cette Terre, a compris qu'il était vivant, que quelqu'un, sur cette Terre, était là pour lui souhaiter un « Merry Christmas », ce Joyeux Noël si important et si dérisoire...